

L'Histoire de la médecine. Un mythe fondateur : la séparation de la médecine et de la philosophie

Jackie Pigeaud

jackie.pigeaud@wanadoo.fr

ABSTRACT

The link between Medicine and Philosophy has always been considered as a major topic in medical thinking. The paper focuses on two particular aspects. The first considers Medicine and Philosophy as two different forms of knowledge and has been deeply analyzed in the work of Celsus. The second refers to the strict correlation between Philosophy and Medicine as in Pinel's *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* ou *La manie*. Both these aspects are still actual.

Je voudrais, en l'honneur de notre ami Philippe Mudry, partir de cette Préface du *De Medicina* de Celse, qu'il a si bien analysée, dans un livre devenu classique.

Dans la Préface de son *De medicina*, Celse esquisse ce qu'il faut bien appeler une histoire de la médecine (*Proemium* 8 ss).¹ Avant de donner sa liste de médecins, Celse écrit : "Dans une première étape, l'art de guérir fut considéré comme une partie de la philosophie, de sorte que le traitement des maladies et l'étude de la nature (*rerum naturae contemplatio*) ont eu à l'origine les mêmes maîtres".² Et surtout, s'agissant d'Hippocrate, ce qui est pour mon propos l'essentiel, Celse reprend : *a studio sapientiae disciplinam hanc separavit, vir et arte et facundia insignis*. "Homme remarquable par l'art et le style"³... *il sépara la médecine de la philosophie*"⁴.

Il est très difficile de donner un sens précis à cette *sapientia*. Que ce soit, je dirais, l'équivalent aussi de *philosophie*, cela ne fait aucun doute⁵. Mais quel contenu lui donner? Ph. Mudry a bien souligné le rapport que cette phrase suggère avec le début d'*Ancienne médecine* du *Corpus hippocratique*⁶ "La médecine devient donc une discipline et cesse d'être simplement une province de la philosophie. Preuve supplémentaire que Celse n'entend pas cette séparation comme une renonciation aux recherches et aux méthodes des philosophes de la nature: en soulignant l'intérêt pour la médecine de l'étude de la nature, Celse cite précisément Hippocrate comme un exemple de médecine qui a dû sa supériorité à cette préoccupation", écrit Mudry⁷. Celse dit en effet (*Praef.* 47) :

"Voilà pourquoi cette étude de la nature aussi, (*naturae rerum contemplatio*), bien qu'elle ne fasse pas le médecin, rend cependant plus apte à l'exercice de la médecine. Il est vraisemblable qu'Hippocrate, Erasistrate et les autres, quels qu'ils soient, qui ne se sont pas

¹ Ph. Mudry, *La Préface du De medicina de Celse*, Bibliotheca Helvetica romana, Institut suisse de Rome, 1982. Le commentaire de Mudry est indispensable.

² *Pr.* 6. tr. Mudry 1982.

³ ou *le talent littéraire*, comme traduit Mudry.

⁴ Cf. Mudry, « La Place d'Hippocrate dans la Préface du *De medicina* de Celse », in *Corpus hippocraticum*, Colloque de Mons, Université de Mons, 1977, p. 345-352.

⁵ *Sapientia*, comme l'écrit Mudry 1982, p. 64, "y désigne la philosophie en tant que discipline, tandis que *rerum naturae contemplatio* indique l'activité particulière des premiers philosophes qui se vouèrent à l'étude de la nature dans ces nombreux traités qu'on intitula par la suite *Sur la nature*".

⁶ Cf. Celse, *La Préface... op. cit.* p. 63ss.

⁷ *ibid.*



limités à traiter fièvres et plaies, mais ont cherché à connaître tel ou tel aspect de la nature, n'ont pas été médecins pour cela, mais pour cela ont été des médecins encore plus grands".⁸

On a voulu donner des contenus variés à la philosophie que visait Celse. Ainsi l'on a pu penser à la philosophie pratique, ou *éthique*.⁹ On a pu, au contraire, n'y voir qu'une formule symbolique, ou une simplification grossière.¹⁰

Cette séparation d'avec la philosophie, en tout cas, est conçue comme un acte fondateur. Mon idée est que cet acte fonde aussi bien l'histoire de la médecine que la médecine comme activité spécifique, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, pour dire vite. Le XVIII^e siècle nous fait, en effet, assister à la naissance d'une histoire historique, mais, en même temps, à la renaissance d'une médecine qui prétend prendre les voies de l'histoire et se maintenir comme pratique historique ; qui prétend unir l'histoire et la pratique ; en fait qui pratique sa propre histoire ; et c'est surtout l'enjeu de l'hippocratism.

Le premier historien moderne de la médecine, Daniel Leclerc, a bien dit les choses. Il écrit, parlant de la fameuse phrase de Celse¹¹ : " Hippocrate... déclara ouvertement ... que la Philosophie avait pour objet *la Nature*, en général, mais que la Médecine s'attachait en particulier à considérer la Nature par rapport à *l'homme*, quelle envisageait comme *sain*, ou comme *malade*".¹² Qu'il ne s'ensuivait donc pas que pour être philosophe l'on fût médecin, à moins que d'avoir étudié le corps humain en particulier, et de s'être instruit des divers changements qui y arrivent, et des moyens de le conserver ou de le rétablir. Que cette connaissance ne pouvant s'acquérir que par une longue expérience, il fallait pour cela un homme tout entier, qui devait quitter le titre de *Philosophe* pour prendre le nom particulier de *Médecin*, sans qu'il s'abstînt pour cela de philosopher dans sa profession¹³. C'est ce qu'Hippocrate appelait *faire entrer la Philosophie dans la Médecine, et la Médecine dans la Philosophie*".

C'est bien cette citation du *De honestate* qui va susciter des problèmes¹⁴. Il faut transporter, dit le texte, la philosophie dans la médecine et la médecine dans la philosophie. (5, 1). « Le médecin philosophe est égal aux dieux. » (5, 2). Cette égalité avec les dieux, cette *isothéia* pour parler grec, renverrait à Pythagore, selon Cruger, l'excellent éditeur du traité¹⁵.

Mais ce n'est pas la question qui me préoccupe, celle pour laquelle je ne saurais que dégager des voies, et qui est bien le rapport entre la médecine et une philosophie conçue comme autre chose qu'une sorte de *sophia* généraliste assez peu intéressante, rencontre de lieux communs et de bons sentiments. Cela implique que l'on s'interroge sur l'histoire de la

⁸ Tr. Mudry.

⁹ King, "Hippocrates and philosophy", in *Journal of the history of medicine and allied sciences*, 18, New-Haven, 1963, p. 77-78. King, (cf. Mudry, *La place d'Hippocrate...op. cit.* p. 346), rapproche la phrase de Celse d'un texte de Boerhaave, (*Praelectiones academicae*, Taurini, 1742-1745, vol. I, cap. I ; mon édition : p. 27) qui semble faire référence à la phrase de Celse : *et quando philosophiam ad medicinam nihil facere adseruit, de philosophia dixit morali, in qua sola tunc versabatur Schola Pythagorica...* Ce qui voudrait dire qu'Hippocrate se serait séparé de la seule philosophie éthique, et, plus précisément, de la doctrine pythagoricienne. *Contra* : Ph. Mudry, *La place d'Hippocrate...*, *op.cit.* p. 346.

¹⁰ F. Kudlien, *Der Beginn des medizinischen Denkens bei den Griechen*, Zurich-Stuttgart, 1967, p.146, cité par Mudry, *La Préface ...*, p.64.

¹¹ Daniel Leclerc, *Histoire de la Médecine*, Amsterdam, 1723, p. 114.

¹² Les italiques sont de Leclerc.

¹³ Souligné par moi.

¹⁴ Hippocrate, *De honestate* (De la bienséance) IX L 226-244.

¹⁵ *Tractatus De philosophia medici sive Hippocratis Coi Liber de honestate...* auquel Georg Matthiae a ajouté scholies..., Göttingen, 1750.



philosophie en lui posant la question des rapports entre la philosophie et la médecine ; et que l'on approfondisse l'histoire de la médecine (et de la médecine se constituant comme histoire), pour lui demander comment elle envisage les rapports de la médecine et de la philosophie.

Leclerc se fonde donc sur le traité *De honestate* (IX L 222-245). Nous savons maintenant qu'il est tardif (1^{er}-2^e siècle ap. J. C)¹⁶. Peu importe ; il touche ici quelque chose de juste. Cela m'intéresse d'autant plus que c'est quasiment l'époque de Galien, qui va donner un sens technique et précis à cette constitution d'une « *médecine philosophique* ».

Personne, évidemment, ne saurait produire un acte quelconque qui enregistrait la *séparation* ; mais chacun éprouve le besoin de la vérifier en approfondissant les raisons de la différenciation. Autrement dit, on ne peut jamais avoir à faire qu'à une philosophie et une médecine constituées ; mais elles rêvent, c'est en tout cas flagrant et plus urgent pour la médecine, à un acte fondateur de leur autonomie ; à ce que j'appellerais volontiers le mythe originel. Autonomie n'implique pas qu'il ne puisse se présenter des tentations ni des tentatives d'annexion. Ainsi, de manière obsédante, les médecins qui cherchent leur origine et fabriquent ou répètent leur histoire, reviennent-ils toujours, disons jusqu'au XIX^e siècle, à la séparation. Regardons Cabanis, à la toute fin du XVIII^e : « La révolution que les premiers philosophes firent subir à l'art de guérir, était en effet indispensable. Le temps était venu de la tirer du fond des temples [...] Ces philosophes firent donc perdre à la médecine son caractère hypocrite et superstitieux [...] Cette révolution fut infiniment utile ; elle le fut également à la médecine et à la philosophie. Mais, il faut en convenir, ses heureux effets se trouvèrent, en quelque sorte, identifiés avec de graves inconvénients... ». Puis arrive la préface de Celse, que l'on peut reconnaître. « Les premiers philosophes firent donc du bien et du mal à la médecine. Ils l'arrachèrent à l'ignorance sans méthode ; mais ils la précipitèrent dans plusieurs hypothèses hasardées [...] Enfin parut Hippocrate [...] Il vit qu'on avait fait trop et pas assez pour la médecine. Il la sépara donc de la philosophie, à laquelle on n'avait pas su l'unir par leurs véritables et mutuelles relations (*Ancienne Médecine*). Il la ramena dans sa route naturelle, l'expérience raisonnée. Cependant, comme il le dit lui-même, il transporta ces deux sciences l'une dans l'autre, car il les regardait comme inséparables : mais il leur assigna des rapports absolument nouveaux. En un mot, il délivra la médecine des faux systèmes, et il lui créa des méthodes sûres ; c'est ce qu'il appelait avec raison *rendre la médecine philosophique* »¹⁷.

Veut-on écouter Sprengel ? « Hippocrate fit le premier connaître le véritable point de vue sous lequel on devait la considérer. Il la sépara de la philosophie scolastique, rassembla les observations conservées dans les temples et celles que lui-même avaient faites, fixa les règles générales de la science, et acquit une gloire immortelle pour son excellente méthode de traiter les maladies aiguës. »¹⁸

Barchusen, dans son *Histoire de la médecine* écrit que les premiers philosophes, comme Pythagore, Empédocle, Démocrite, ne distinguaient pas philosophie et médecine. Mais Hippocrate, comme le rappelle Celse, l'a fait. À coup sûr, il n'a pas voulu que le médecin renoncât à la philosophie, mais il a voulu couper la médecine de tout ce qui sentait la logomachie ou *une excessive curiosité*.¹⁹ L'expression est très juste. Barchusen suit ici Galien.

¹⁶ Cf. Jouanna, *Hippocrate*, Paris, Fayard, 1992, p. 532.

¹⁷ *Révolutions et Réformes de la Médecine*, PUF, t. 2, p. 95-100. En fait Cabanis suit très exactement Leclerc.

¹⁸ *Op. cit.*, t. I, p. 13-14.

¹⁹ Histoire de la médecine, présentée sous forme de dialogue de J. Conrad. Barchusen ou Barckhausen *Historia medicinae in qua si non omnia pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectae et ab exordio medicinae usque ad nostra tempora inclarerunt, dialogis XIX pertractantur*, Amsterdam, 1710, in 8°. p. 610-632. La seconde édition, entièrement refondue, paraît sous ce titre : *De medicinae origine et progressu dissertationes XXVI in quibus...* Trajecti, 1723.



C'est bien un problème capital, et du point de vue même de l'histoire de la pensée médicale, auquel Stahl est encore sensible à son époque²⁰. La grande question de la naissance de la médecine me semble, en effet, être sa rupture avec la philosophie. Je ne dis pas chose nouvelle, je prends simplement au sérieux, "au pied de la lettre", un lieu commun bien connu.

Je ne parlerai pas ici spécialement de la folie. J'ai tant raconté cette histoire que je n'y veux revenir, du triomphe du dualisme, et de la répartition des maladies de l'âme au philosophe, des maladies du corps au médecin, chacun se faisant sa théorie de la folie.²¹ On conçoit que cette séparation pût aider à la reconnaissance d'un dualisme âme/corps.

Il faut essayer d'être plus *général*. Je pense que cette synthèse a été envisagée par Galien. Même si, chez les médecins qui lui sont contemporains ou presque, on rencontre des allusions aux philosophes, c'est Galien qui a pris à bras le corps cette question des rapports entre médecine et philosophie.

La médecine doit marquer ses limites avec la philosophie. Galien avoue qu'il ne saurait dire si l'âme qui habite les vivants, en se mélangeant aux substances corporelles, est immortelle. "Il m'apparaît clairement que, même si elle s'introduit dans les corps, elle obéit à leur nature, qui est, comme je l'ai dit, le résultat de la qualité du mélange des éléments", écrit-il (4 K 753). La médecine ne court aucun risque dans l'ignorance de la soi-disant *empsychose* ou *métempsychose*. Le corps doit présenter les conditions pour la recevoir et la conserver. *Mais ce n'est pas du ressort de la médecine que de se prononcer à ce sujet*. "C'est pour cela", continue-t-il, "que son essence, ce qu'elle est, il n'est pas besoin de le savoir ni pour la guérison des maladies, ni pour la sauvegarde de la santé, *non plus que pour la philosophie morale, pratique ou politique*. Que chacun appelle celle-là comme il le veut, en la distinguant de la théorique. Mais j'en ai discuté plus largement dans d'autres commentaires". Une connaissance de ce genre "n'est pas nécessaire à la *philosophie médicale*". (*De substantia facultatum naturalium fragmentum*. IV K 764-765). Cette expression n'arrive qu'une fois dans l'œuvre, mais elle résume parfaitement une recherche ultime de Galien.

La *philosophie médicale*, comme d'ailleurs la philosophie éthique, pratique et politique, n'a besoin de rendre compte de ses fondements ultimes. La *philosophie médicale*, contrairement à "la philosophie des philosophes", celle de Platon par exemple, ne se préoccupe pas de savoir si le monde est finalement composé de triangles²². La *philosophie médicale* marque sa dignité, sa nécessité et sa spécificité en rapport avec la philosophie des philosophes.

Ce qui m'intéresse n'est pas une entreprise génétique. Ce qui m'interroge oblige à une conversion ; il ne s'agit pas de genèse, ni de la *vérité* d'un processus historique. On se situe *après*. On se retourne alors vers une origine. C'est la prise en considération par la médecine de sa parenté et de sa différence avec la philosophie ; c'est l'évocation d'une rupture et de ses conditions ; c'est la continuelle remise en place de la médecine en rapport avec la philosophie. La rupture "historique" entre la médecine et la philosophie sert à la médecine de mythe fondateur. Elle contraint d'autre part le médecin conscient à s'interroger sur ses limites, en constituant son propre champ. Le médecin s'arroge bien une part du discours sur l'homme, sur son rapport au monde. L'existence de la philosophie, de son discours abondant, riche et fécond, oblige la médecine à se situer du point de vue de la pratique et de l'efficacité. D'autre

²⁰ Sur la récurrence "intelligente" de ce thème au XVIII^e siècle, on pourra se reporter à mon article "La renaissance hippocratique au XVIII^e siècle", in *Hippokratische Medizin und antike Philosophie*, Olms/Weidmann, 1996, p.583-610.

²¹ Cf. par ex. Jackie Pigeaud, « The triumph of dualism in psychopathology », in *Poétiques du corps, Aux origines de la médecine*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 599-619.

²² Cf. *Timée*, 53c ss.



part la prégnance du discours médical, son exemplarité (d'abord hippocratique), contraint la philosophie à le considérer *de l'extérieur* – c'est le cas du *Phèdre* de Platon par exemple – qui essaie d'annexer le discours médical et de l'intégrer à une réflexion philosophique (je pense ici au *Timée*), problème ontologique plus qu'historique²³.

Du point de vue précis qui m'intéresse, le *De methodo medendi* est d'une extrême richesse. Galien se situe par rapport à l'histoire de la philosophie²⁴.

Galien convoque des témoins en faveur d'Hippocrate. Il cite le *Phèdre*, renvoie à ses propres œuvres : *Dogmes d'Hippocrate et de Platon, Éléments selon Hippocrate*, pour Platon. *Des tempéraments ; De la meilleure constitution ; Des facultés naturelles* pour ce qui est de l'Aristotélisme. En lisant ces livres, dit Galien, vous verrez qu'Aristote était l'exégète d'Hippocrate. Vient ensuite la référence au Stoïcisme. C'est Hippocrate qui, le premier, a introduit la doctrine du chaud/froid, sec/humide, qu'Aristote a ensuite démontrée, et que Chrysippe et les siens ont trouvée toute faite. La différence tient en ceci : Aristote croit que ce sont les qualités qui se mélangent ; les Stoïciens que ce sont les substances mêmes. Mais nous pensons, écrit Galien, *que déterminer cette différence est inutile au médecin*.

Les Stoïciens et Aristote sont d'accord avec Hippocrate pour dire, (citation de l'*Aliment*), que "le corps conspire et conflue ; que toutes les parties des vivants con-sentent". Tous ont reconnu, à partir de l'étude de la nature (la *physiologia*), qu'il n'est pas possible de soigner convenablement les maladies, si l'on ne connaît pas au préalable *la nature de tout le corps*. (X K 17). Galien fait un tour critique de ce qu'il faut bien appeler déjà une histoire de la médecine : *Hérophile* et les dialecticiens (X K 28) ; son condisciple Philotimos, leur maître Praxagoras ; et leurs contemporains et prédécesseurs, Erasistrate, Dioclès, Mnésithée, Dieuchès, Philistion, Pleistinos, et Hippocrate. Les *Empiristes* ont raison quand ils disent qu'il n'y a pas d'ordre nécessaire ; que la découverte est due au hasard²⁵. En face, on trouve ceux qui font du *logos* le chef de la découverte ; et qui disent qu'il n'y a qu'une seule *route*, vers une seule fin. Mais ils se disputent sur les points de départ, les *principes*. C'est qu'ils n'ont pas étudié la méthode apodictique. Ils légifèrent plutôt qu'ils ne montrent. Le modèle est la méthode géométrique. Il faut parvenir à des axiomes et déduire (H. 18= X K 33-34).

Dans le second livre du *De methodo medendi*, le débat porte sur quatre types d'événements qui arrivent contre nature dans les corps : la lésion de la fonction, (*energeia*) ; la diathèse qui produit cette lésion ; les causes de cette lésion ; ce qui suit nécessairement cette lésion, c'est-à-dire les *symptômes* (X K 78).

Si l'on dégage les difficultés, en gros, la maladie consiste en deux choses : la lésion des fonctions, ou les diathèses qui les ont produites (X K 79).

Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, poursuit Galien, il y a débat, tant chez les médecins que chez les philosophes, les uns (parmi d'ailleurs les médecins comme les philosophes), ayant appelé maladie les lésions des fonctions, les autres les diathèses qui les produisent. C'est une discussion de sophistes, dit Galien. Car il est évident que ce qui réclame soin, c'est la diathèse qui empêche l'activité de la fonction (X K 90). Personne ne soigne la *claudication* mais la diathèse qui la provoque. Quelque nom que l'on donne, fût-ce Dion ou Théon, à la maladie,

²³ C'est la question que j'ai abordée dans "La médecine et ses origines - l'origine de la médecine : un problème historique ou ontologique?" (Paterson Lecture) in *Bulletin de la Société canadienne d'histoire de la médecine*, déc. 1992, repris in *Poétiques du corps, Aux origines de la médecine, op. cit.*, p. 35-61.

²⁴ Nous renverrons, pour les deux premiers livres de l'œuvre, à la traduction en anglais de R. J. Hankinson, *Galen, On the therapeutic Method, Books I and II, translated with a commentary...* Oxford, at the Clarendon Press, 1991 ; je désignerai ainsi la citation : H. p. 4, par exemple ; on pourra aussi se reporter à la traduction française de J. Boulogne, *Méthode thérapeutique*, in *Stemma, Revue* tome 2, Lille-Paris, 1992/1, 1992/2.

²⁵ H. 17 = X K 31-32.



l'essentiel est d'appliquer la bonne cure. Même si on laisse la maladie *sans nom*, mais qu'on administre le bon remède, on fera le meilleur traitement.

Mais s'il y a pédagogie, il y a aussi nécessité d'utiliser quelques noms de choses, et de mettre quelque clarté dans l'usage. Le meilleur professeur est celui qui s'applique à donner des *noms* de telle sorte que l'élève puisse les apprendre de la façon la plus claire. Galien choisit d'appeler *maladie* ce qui empêche la fonction ; *symptôme* ce qui s'en suit ; *cause* tout ce qui est responsable. Galien pose des questions : - quelle différence peut-on instituer entre *nosêma* et *pathos* ? - nécessité de connaître les *stoicheia*, (*isolate* de Hankinson), les éléments du corps, sans quoi il est impossible de trouver les maladies.

J'ai noté, au début de ce propos, la jolie formule de Barchusen qui parle de « l'excessive curiosité ». C'est en effet bien définir le débat sur la prudence, la question de savoir où arrêter la remontée vers les principes, afin qu'elle ait encore quelque sens.

"Vous nous ordonnez", écrit Galien, "d'abandonner les hauteurs de la science de la nature et de ne pas chercher à comprendre la nature de l'homme à la façon des philosophes, en progressant par la raison jusqu'aux éléments premiers. Vous pensez qu'il n'y a qu'une chose à faire : pour l'artère, la veine, les nerfs, comme principes proches et (pour ainsi dire), les éléments de la science naturelle en tant qu'elle affecte des êtres humains. C'est dans ces conditions qu'Hérophile a dit : *Que ceci soit premier, même si ce n'est pas premier.*²⁶» Ce que von Staden, (*op. cit.*, p. 125), traduit : *Let these things be first even if they are not primary.*

Evidemment, l'on pense tout de suite à l'*Anonyme de Londres*²⁷.

Quelques-unes des parties du corps sont *simples*, d'autres *composées*, dit le texte, qui continue : *Nous prenons cela au sens d'Hérophile, quand il dit : Que ce qui apparaît soit dit premier, même si ce n'est pas premier.* (A.L. XXI, 21).²⁸

H. von Staden traduit : *Let the appearances be described first even if they are not primary*²⁹. Ce qui donne un sens différent.

Erasistrate, poursuit l'*Anonyme de Londres*, *s'est écarté bien trop loin du Canon médical, en supposant que les corps premiers sont observés seulement ; la veine qu'on perçoit est composée de corps perceptibles à la raison...*³⁰ »

Hankinson commente ce passage³¹ en adoptant l'interprétation de von Staden. Difficiles sont les sens de *prôta* et de *legesthô*. « *Prôta might simply mean "first in order (i.e. of exposition)" and consequently carry no theoretical commitment ; or it might mean "primary" in a logical, metaphysical, or causal sense. Von Staden effectively takes the first occurrence in the first manner...and he takes legesthô to have its ordinary, everyday meaning (rather than any technical logical or semanti sense).* Hankinson irait jusqu'au sens (plat) de *stated, enumerated.* »

Von Staden (p. 120), à propos de l'*hypothésis*, écrit : « *...this seems to be a radical hypotheticalism which denies that any causal explanation could ever be verified in such a way that it would no longer be purely hypothetical, even if cause is logically prior to phenomenon.* Et (p. 121) : *It seems clear that he eagerly walks along the phenomenal road with Aristotle, but*

²⁶ *De methodo medendi*, X K 106-107.

²⁷ Cf. *Anonyme de Londres*, XXI, 20=p. 82 Jones.

²⁸ *Anonymus Londinensis, Iatrica Menonia* 21, 21; *Supplementum Aristotelicum* III.1. pp. 37-8 Diels. Cf. W.H.S. Jones, *The medical writings of Anonymus Londinensis*, Londres 1947, p. 82.

²⁹ Heinrich von Staden, *Herophilus The art of medicine in Early Alexandria, edition, translation and essays*, Cambridge University Press, 1989, p.125.

³⁰ Von Staden, *op.cit.* p. 118, rapproche d'Aristote, *De partibus animalium*, (639 b 3ss, 640...) Cf. aussi *De caelo* 3,7).

³¹ *Op. cit.* p. 190.



*has radical reservations about then proceeding to generalizable causes on more than hypothetical basis*³². » À rapprocher de Dioscoride et d'Anonyme de Londres.

Je dirais simplement que ce qui distingue Hérophile d'un empiriste, c'est la décision de s'arrêter à telle apparence, ou à l'apparence, comme signifiant. C'est en quelque sorte la "docte" ignorance. On voit bien comment Hérophile a pu passer pour l'initiateur de l'Empirisme, soit directement, soit par des disciples immédiats. On a fait de lui l'initiateur de l'empirisme médical³³. Mais on peut aussi penser que c'est une approche partielle de sa pensée. Ceux qui le tiennent pour un dogmatique, avec des arguments sérieux reposant sur l'Antiquité même, me paraissent aussi se tromper. Hérophile ne refuse pas l'idée qu'il y ait autre chose derrière le visible ; il décide simplement que le signifiant sera le visible ; se limitera au visible³⁴. En tout cas telle est la façon dont je le comprends. C'est un débat qui appartient à une histoire bien plus large de la médecine. Laennec affirme ainsi qu'il ne se servira que du scalpel et de la loupe.

J'ai voulu, simplement, tenter de fixer le point de vue de la relation entre philosophie et médecine à partir de la discussion sur les principes, sur les éléments et la constitution de l'objet. Il est évident qu'il serait aussi fécond de nous situer du point de vue de l'éthique. Pour nous, modernes, la question des rapports entre la philosophie et la médecine peuvent sembler des abstractions indifférentes. Or la médecine et la philosophie ancienne entretiennent des relations de germains. Sans revenir sur les utilisations du *topos* du genre *medicina, soror philosophiae*, il faut bien convenir que cette identité d'origine, cette séparation consciente, rendent acceptable et plausible la séparation des pouvoirs, par exemple dans le cas de la folie. On conçoit que cette séparation pût aider à la reconnaissance d'un dualisme âme/corps. On conçoit que la séparation de fait puisse devenir une séparation de droit ; que ce soit un de mythes fondateurs de la médecine, rameau séparé et divergent d'une physiologie générale, si l'on veut me passer l'expression. Là aussi le travail de Galien est très important. Il n'a pourtant pas manqué de critiques. « Mais où se trouve donc l'homme ? ». C'est la question que se pose un bon connaisseur de Galien qui lui reproche de ne pas avoir, nulle part, su définir l'Homme³⁵. Cette question de Chaignet est fondamentale ; mais elle est en même temps absurde, si elle se veut un reproche. Que fait d'autre Galien sinon justement structurer l'homme, le constituer de parties quant à son corps, et quant à son âme ? Il pourrait le constituer autrement sous le rapport de l'âme. Mais on voit bien que la question de Chaignet vise autre chose ; qu'est-ce qui fait l'homme ? Qu'est-ce qui fait l'unité de l'homme ? Alors de ce côté là, du côté de l'*intus sui* conçu comme intériorité, sentiment et sensation de soi-même, comme un et comme conscience (conscience de soi et conscience morale) le problème est beaucoup plus délicat, et, en ce qui regarde Galien, parfaitement ignoré des philologues. C'est vrai que dans toute cette philosophie galénique, il n'y a pas de place pour mettre l'*ego*. La philosophie morale ne saurait prouver l'existence de quelque chose en nous capable de juger absolument de nos actions, et partagée entre tous les individus, quels que soient leurs donnés naturels. Mais ce n'est pas son problème.

Chauvet, lui, reproche à Galien³⁶ d'avoir une théorie de la connaissance primitive, de négliger ce qui fait, en somme, l'activité de l'âme ; d'être en fait, en lui-même, deux individus,

³² Cf. note de Von Staden, p. 123, n. 16.

³³ F. Kudlien, *Herophilos und der Beginn der medizinischen Skepsis*, in *Gesnerus* 1964, 21, p. 1--13.

³⁴ J'ai souvent rapproché cette attitude "théorique" de celle de Laennec.

³⁵ A. Ed. Chaignet, *La psychologie des Grecs*, t. III, Paris, 1890, p. 342 : « L'homme, dont on ne rencontre pas, dans Galien, une définition philosophique... ».

³⁶ Emile Chauvet, *La philosophie des médecins grecs*, Paris, 1886, p. 302.



le médecin et le philosophe qui s'ignorerait l'un l'autre³⁷. Ce reproche me semble exactement symétrique de celui de Chaignet.

En fait, la physiologie de Galien est en relation étroite avec sa philosophie morale. Mais il faut comprendre *comment*. Et c'est toute une histoire. C'est une philosophie morale, fondée sur la connaissance de la relation de l'âme et du corps, distingués théoriquement l'un de l'autre. Du point de vue du corps, elle s'interdit d'aller jusqu'aux principes, c'est-à-dire les éléments premiers ; et du point de vue de l'âme, elle suspend son jugement pour décider si la partie rationnelle est immortelle ou non ; cette attitude pourrait, en gros, recevoir elle aussi un nom, selon cette expression que Galien utilise une fois : la *philosophie médicale*. Du point de vue de l'éthique *aussi*, le médecin n'a pas à aller jusqu'aux principes. Galien n'est en aucune façon un éclectique. S'il cherche un accord des philosophies, c'est à travers la pensée, pour lui régulatrice, d'Hippocrate, médecin-philosophe au sens qu'il a inventé une médecine philosophique, ou une philosophie *sui generis*. Galien s'est constitué une philosophie, faite d'accords raisonnables entre des philosophies comme le Platonisme, l'Aristotélisme, le Stoïcisme³⁸ ; mais passées à la pierre de touche de ce qu'on pourrait appeler la réalité biologique et de la pratique médicale. En cela son maître en médecine et en philosophie est Hippocrate ; en tout cas l'Hippocrate qu'il se représente. Cela n'est pas non plus une mince question³⁹. Il faudrait consacrer un long développement à l'*hippocratisme* de Galien, et en relever les principes. Mais c'est une autre histoire.

C'est plutôt malgré les apparences, la Conciliation, qui intéresse Galien. Cette conciliation n'est pas toujours simple. Ainsi, entre bien d'autres exemples, quand Galien essaie de concilier, comme il se le propose, le Platon du *Timée* et l'Hippocrate de *Nature de l'homme*⁴⁰. Platon écrit, en effet, que (82a, 1-2) — Galien cite ici Platon — « le corps est composé de quatre éléments, la terre, le feu, l'eau, l'air », Hippocrate, dit Galien, est plus précis et plus utile pour le médecin. Il dit que le corps est engendré à partir de quatre éléments qu'il nomme d'un terme général par leurs qualités actives = le sec, l'humide, le chaud, le froid. Mais, je cite encore Galien, Hippocrate n'a pas donné une description des maladies selon ces distinctions entre éléments. « Car les qualités, dans le corps, sont en puissance, non en acte ; en acte est plutôt ce qui est produit, à partir des qualités, par le médiateur de la nutrition, c'est-à-dire le sang, le phlegme, et les deux biles... » Galien, raisonnant en termes aristotéliens (différence entre puissance et acte), concilie le *Timée* qui présente des éléments beaucoup trop éloignés de la physiologie, et qui ne sauraient intervenir dans la composition du corps sans être médiatisés, et *Nature de l'Homme* qui se contente de donner des qualités élémentaires. La médiation entre les éléments physiques, cosmiques, et les qualités est fournie par les éléments physiologiques : les deux biles, le phlegme, et l'air.

Convoquer les philosophes, les citer, les critiquer ou les adopter, c'est aussi paradoxalement une façon de tenir la philosophie à distance. Cela ne va pas sans contradiction. C'est que Galien est continuellement sur le front. Il faut voir Galien comme un combattant. Son objet est sans cesse de définir le champ de réflexion du médecin qui est un champ de bataille. Le Médecin n'est pas un philosophe mais doit connaître la philosophie pour

³⁷ « ... séparés ils pensent séparément. Pourquoi ne penseraient-ils pas contradictoirement ? *Loc.cit.*

³⁸ Si le Stoïcisme n'est pas *la* philosophie de Galien – il n'est point en cela dogmatique – il n'en reste pas moins que la philosophie stoïcienne domine, et qu'elle a même fourni des concepts, un langage, une *vulgate* en somme, à la philosophie pratique.

³⁹ Par exemple, tel traité, pour Galien hippocratique, comme *l'Aliment*, nous le savons maintenant tardif et influencé de stoïcisme.

⁴⁰ Dogmes d'Hippocrate et de Platon, VIII, 4 = V K 676 = De Lacy, « Galen, on the doctrine of Hippocrates and Plato », in *Corpus medicorum graecorum*, Berlin, Akademie-Verlag, 1984, t.II, p.502.



se définir constamment par rapport à elle. On peut alors constituer une « philosophie médicale » qui revendique des lisières et des limites ; mais qui, ainsi, se réserve tous les problèmes « du point de vue du médecin » ; c'est-à-dire du point de vue qui considère ce qu'on pourrait définir comme le rapport de nature à culture, *en acte*. Le renoncement de Galien à une explication « philosophique » du monde n'est pas une défaite, mais une attitude qui relève de « philosophie » médicale. Tel serait, s'il y en a un, le testament philosophique de Galien⁴¹

CONCLUSION

Cette petite phrase de Celse, sur laquelle les philologues discutent en contestant la vérité « historique » de la séparation et, si elle a existé jamais, qu'elle dût être attribuée à Hippocrate, les médecins s'en sont emparé pour d'autres discussions essentielles à leur profession. Ils en ont fait un mythe fondateur de leur discipline. Ainsi va l'imagination culturelle qui offre ses surprises et ses raisons qu'il faut analyser avec toute la rigueur possible. Dans la dernière moitié du 18^e siècle les discussions s'exaspèrent. Ce fut surtout pour l'attribution des passions et leur rôle dans la folie. Et Pinel accomplit un coup de force que j'ai raconté dans mon livre *Aux portes de la psychiatrie*. Il prétendit annexer la philosophie à la médecine et fonda ce qui devait s'appeler la *psychiatrie* en publiant en 1801, le *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* ou *La manie*. Mais ce n'est point la fin de l'histoire des débats entre la philosophie et la médecine. C'est tout un débat contemporain qu'il faudrait ouvrir ici, concernant l'*éthique médicale*. On verrait que les discussions antiques conservent du sens, une force organisatrice.

BIBLIOGRAPHIE

Anonymus Londinensis, *Iatrica Menonia* 21, 21; *Supplementum Aristotelicum* III.I. pp. 37-8 Diels. Cf. W.H.S. Jones, *The medical writings of Anonymus Londinensis*, Londres 1947, p. 82.

Boulogne J., *Méthode thérapeutique*, in *Stemma*, Revue tome 2, Lille-Paris, 1992/1, 1992/2.

Conrad J. (1723), Barchusen ou Barckhausen *Historia medicinae in qua si non omnia pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectae et ab exordio medicinae usque ad nostra tempora inclarerunt, dialoguis XIX pertractantur*, Amsterdam, 1710, in 8°. p. 610-632. . La seconde édition, entièrement refondue, paraît sous ce titre : *De medicinae origine et progressu dissertationes XXVI in quibus...* Trajecti,.

Hankinson R. J. (1991), *Galen, On the therapeutic Method, Books I and II, translated with a commentary*, Oxford, at the Clarendon Press.

Hippocrate, *De honestate* (De la bienséance) IX L 226-244.

Jouanna (1992), *Hippocrate*, Paris, Fayard, , p. 532.

⁴¹ Selon V. Nutton, « Galen's philosophical testament 'On my own opinion' », in *Aristoteles Werk und Wirkung*, Paul Moraux gewidmet, zweiter Band, Kommentierung, Überlieferung, Nachleben, herausgegeben von Jürgen Wiesner, W. de Gruyter, Berlin-New-York, 1987.



- King (1963), "Hippocrates and philosophy", in *Journal of the history of medicine and allied sciences*, 18, New-Haven, , p. 77-78.
- Kudlien F. (1964), *Herophilus und der Beginn der medizinischen Skepsis*, in *Gesnerus*, 21, p. 1--13.
- Kudlien F. (1967), *Der Beginn des medizinischen Denkens bei den Griechen*, Zurich-Stuttgart, , p.146, cité par Mudry, *La Préface ...*, p.64.
- Leclerc D. (1723), *Histoire de la Médecine*, Amsterdam, p. 114.
- Mudry (1977), La Place d'Hippocrate dans la Préface du *De medicina* de Celse, in *Corpus hippocraticum*, Colloque de Mons, Université de Mons, , p. 345-352.
- Mudry (1982), *La Préface du De medicina de Celse*, Bibliotheca Helvetica romana, Institut suisse de Rome, .
- Op. cit.* p. 190.
- Pigeaud J. (1996), "La renaissance hippocratique au XVIII^e siècle", in *Hippokratische Medizin und antike Philosophie*, Olms/Weidmann , p.583-610.
- Pigeaud J. (2008),« The triumph of dualism in psychopathology », in *Poétiques du corps, Aux origines de la médecine*, Paris, Les Belles Lettres, p. 599-619.
- Pigeaud J., (1992), "La médecine et ses origines - l'origine de la médecine : un problème historique ou ontologique?" (Paterson Lecture) in *Bulletin de la Société canadienne d'histoire de la médecine*, déc.
- Platon, *Timée*, 53c ss.
- Révolutions et Réformes de la Médecine*, PUF, t. 2, p. 95-100. En fait Cabanis suit très exactement Leclerc.
- Staden Heinrich von, *Herophilus The art of medicine in Early Alexandria, edition, translation and essays*, Cambridge University Press, 1989, p.125.